

Synthèse de la vie et des doctrines de Pythagore, que l'auteur fonde en particulier sur trois découvertes archéologiques : le sarcophage de Cornelia Urbanilla, la basilique de la Porte Majeure, le tombeau du Viale Manzoni. Mogès s'intéresse de façon particulière aux degrés de l'initiation pythagoricienne et à la parenté entre le Gnosticisme et le Pythagorisme. Plusieurs notes sur la doctrine des nombres, le théorème de Pythagore, la répercussion des vies, le « saut de Sappho », la loi d'entraide dans la confrérie pythagoricienne, la loi du secret.

*Communication faite au Camp de l'Estagnol
au cours de l'été 1972.*

Le 23 Avril 1917, l'affaissement d'une portion de ballast, sous la voie ferrée de ROME à NAPLES, non loin de la Porte Maggiore, révéla l'existence d'une crypte qui, une fois déblayée, parut, au premier abord, être une chapelle chrétienne souterraine, à laquelle auraient accédé les fidèles par un étroit tunnel en pente douce. On y trouvait toutes les particularités d'une basilique primitive ; nef, bas-côtés limités par deux rangées de piliers quadrangulaires, taillés à même le tuf, chaire de l'évêque, face aux fidèles. Mais lorsque on eut gratté les murs et la voûte, parurent de délicats moulages en stuc, représentant des scènes qui ne répondaient pas au symbolisme chrétien ni aux sujets mythologiques grecs ou romains usuels.

Les techniques stratigraphiques, le style des moulages permirent de situer la construction de ce temple ainsi que sa destruction voulue, entre l'avènement et la mort de l'Empereur Claude (41-54 A.D.).

Ce temple, ou lieu de réunion d'une secte mystérieuse, avait été, en effet, systématiquement comblé. Un passage des « Annales » de Tacite, raconte que, à la suite d'un sénatus consulte, l'empereur demanda que tous les « mathematici », c'est-à-dire mages et néopythagoriciens fussent exilés d'Italie (1). Cet événement a été mis en corrélation avec la destruction de la Basilique de la Porte Majeure.

Un éminent archéologue, F. Cumont, en examinant les moulages, reconnut qu'ils représentaient les épisodes du voyage de l'âme à travers ses épreuves successives. C'était

là le thème de tous les cultes à rituel initiatique (Mystères égyptiens d'Isis et d'Osiris, mystères de Demeter et de Dionisos à Eleusis, mystères orphiques, culte pythagoricien). L'harmonie des admirables proportions de la basilique, son éclairage uniforme tombant d'un « trou » de lumière au sommet de l'atrium, fit opter Monsieur Cumont pour l'hypothèse d'un « antre » ou « maison de philosophe » d'une association pythagoricienne. Porphyre et Jamblique, philosophes néo-platoniciens qui vivaient vers 330, disent que, à Samos, le Maître avait aménagé une grotte représentant les mêmes caractéristiques. D'autres signes et détails découverts dans les fouilles qui suivirent permirent d'adopter la théorie de M. Cumont.

Mais il appartenait à M. Carcopino de fournir un nouveau faisceau de preuves qu'il expose dans son très beau livre intitulé « La Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure ».

Grâce à un texte de Plin le Jeune, mis en lumière par M. Carcopino, et à l'interprétation d'un moulage important de l'abside par M. Cumont, la thèse de M. Cumont se trouvait confirmée. Le moulage en question représente une jeune femme tenant une lyre, qui, sous les yeux d'Eros, plonge du haut d'un rocher... Une sirène semble l'attendre pour la recevoir et la conduire vers l'île où trône un Dieu Solaire.

M. Cumont y avait vu une allégorie de l'âme humaine qui, poussée par l'Amour, se confie à l'épreuve passagère de la mort pour retrouver la révélation : Apollon, Dieu de Pythagore.

M. Densmore Curtis avait cru reconnaître le saut de Sapho, amoureuse de Phaon, du haut du rocher de Leucade. D'après la légende, elle fut recueillie par Apollon.

Or, le texte de Plin dit expressément que les Pythagoriciens s'étaient emparé de cette légende. La date du texte de Plin concorde avec la destruction de la Basili-

que. Et M. Carcopino de conclure : « La preuve est là, irrécusable et péremptoire, que cette religion de Pythagore dont quelques textes trop rares, hélas ! elliptiques et décousus, nous avaient appris l'existence à la fin du 1^{er} siècle avant notre ère, possédait, dans la Rome impériale et sous le règne de Claude, une église... Et de ce fait... découlent les plus grandes conséquences ».

Cette découverte de la Porte Maggiore, a ainsi rendu à l'actualité, ce domaine peu connu de la doctrine religieuse et du rituel des Pythagoriciens. Les ouvrages publiés par la suite par MM. Delatte, Meautis et Isidore Lévy, permettent maintenant de mesurer la prodigieuse influence du Pythagorisme sur le monde antique et sur le développement subséquent de la pensée européenne.

Les données historiques que nous possédons sur Pythagore sont rares. Les documents transmis par l'antiquité ne permettent pas de retracer la vie du philosophe avec précision et certitude... « L'homme à la cuisse d'or » semble, à l'instar d'Orphée, appartenir aux temps mythologiques. On a accumulé à son sujet des récits merveilleux, des fables, des miracles, tant et si bien qu'après sa mort, Pythagore est devenu un héros d'une légende déjà cristallisée au IV^e siècle avant J.-C. Des auteurs ont retracé la vie du Maître de Samos. Les biographies de Diogène, de Laërce, de Jamblique, furent écrites au III^e siècle après J.-C. et sont parvenues jusqu'à nous...

Enfin, aucune œuvre écrite par Pythagore n'est parvenue jusqu'à nous. Etant donné le caractère initiatique et secret de l'enseignement pythagoricien, on ne peut attribuer aucun crédit aux divers travaux propagés par de prétendus disciples. Il est donc prudent de s'abstenir de vouloir donner un cachet d'authenticité à tout ce que l'on peut écrire sur Pythagore et sur son œuvre. Dans ce modeste travail, il ne saurait être question d'une étude complète et détaillée. Cela exigerait une compétence professionnelle que son auteur est loin de posséder. Voici donc l'essentiel de ce que l'on croit savoir sur la vie et les principaux faits de l'existence du Maître de Samos.

Pythagore naquit à Samos entre 592 et 572 av. J.-C., c'est-à-dire au cours de ce VI^e siècle qui vit Bouddha, Zoroastre, Confucius, Tao Tsé, composer avec le Philosophe, une pléiade étincelante de surhommes, demi-dieux ou « daïmonos ». Samos était une île des plus florissantes de l'Ionie. Le Tyran Polycrate y régnait. Il avait privé les habitants de leur liberté, mais s'appliquait à donner à son territoire le lustre des arts et de la magnificence. Pythagore était le fils d'un commerçant thyrrénien. Son père, qui entretenait des relations commerciales avec les ports de la Grèce et de l'Asie Mineure, le fit voyager avec lui de bonne heure. A Samos, Pythagore eut pour maître Hermodamas qui l'engagea à suivre les enseignements des philosophes réputés de l'époque. C'est ainsi qu'il alla à Lesbos entendre Phéréclide de Cyros, le premier grec qui traita de l'immortalité de l'âme ; à Millet, où il suivit l'enseignement de Thales, le plus ancien et le plus illustre des sept Sages, et celui d'Anixamandre, astronome et philosophe de l'infini. Ensuite, Pythagore se rendit en Egypte pour y solliciter l'accès des sanctuaires où l'on enseignait la science des mystères. Son initiation dura vingt deux années. Sa patience et sa persévérance furent mises à dure épreuve. Ce ne fut en effet que lorsque les prêtres égyptiens eurent reconnu en lui une force d'âme exceptionnelle et cette passion de la sagesse qui le déterminait, qu'ils lui ouvrirent les portes des Temples de Memphis, de Thèbes et d'Héliopolis. C'est là qu'il se forma, qu'il se trempa. C'est là qu'il approfondit les mathématiques sacrées, la science des nombres, principes universels dont il fit le centre de son système. « La science des nombres et l'art de la volonté sont les deux clefs de la magie. Elles ouvrent toutes les portes de l'Univers », disaient les prêtres de Memphis. C'est donc en Egypte que Pythagore acquit cette vue d'en haut...

Il était parvenu au sommet du sacerdoce et à ce moment-là il pensa peut-être revenir en Grèce. Mais la guerre s'abattit sur la vallée du Nil. Les hordes de Cambyse fondirent sur l'Egypte et la ravagèrent. Pythagore, prisonnier, fut transporté et interné à Babylone. Cette

ville considérable constituait un magnifique champ d'observation. Elle constituait une sorte de pandémonium de peuples, de langues, de cultes et de religions. Au moment où Pythagore y arrive, trois religions se partagent le haut sacerdoce babylonien : les antiques prêtres Chaldéens, les survivants des mages persans et l'élite de la diaspora juive en captivité. Par leur côté ésotérique, ces trois religions s'entendent parfaitement. Pythagore étudie leurs doctrines dont quelques rares initiés connaissaient la synthèse. Il approfondit la connaissance des Mages, héritiers de Zoroastre. Il compara les avantages et les inconvénients du monothéisme juif, du polythéisme grec, du dualisme persan. Pour lui, toutes ces religions n'étaient que les rayons d'une même vérité. *Il tenait la clef de toutes ces doctrines, par la synthèse qu'il en avait faite.*

Au bout de quelques années, il obtient l'autorisation de rentrer en Grèce et il retourne à Samos après trente quatre années d'absence. Il n'y retrouve que sa mère qui avait toujours espéré revoir un jour son fils. Son vieux Maître Hermodamas meurt dans ses bras. L'île de Samos est ravagée, presque détruite, écrasée. Les écoles sont fermées ; ses savants ont fui. Il prend alors la décision de réunir quelques biens et, avec sa mère, il quitte l'île et fait voile vers la Grèce.

Il entreprit alors d'effectuer une sorte de tournée de tous les Temples connus. Il assista aux Jeux Olympiques. Il présida aux Mystères d'Eleusis. Il arriva enfin à Delphes où il était attendu, tellement sa réputation était grande. A Delphes s'exerçait l'art de la divination, par l'intermédiaire de femmes appelées Pythies ou Pythonisses. Les prêtres interprétaient leurs déclarations... sortes d'Oracles plus ou moins confus, les arrangeaient, les traduisaient, car souvent ils étaient inintelligibles pour le commun des mortels qui se pressaient dans ce sanctuaire.

Pythagore demeura un an à Delphes. Il instruisit les prêtres de tous les secrets de sa doctrine. Il forma Théocla, jeune prêtresse d'Apollon, à son métier de Pythonisse. Puis il partit pour la grande Grèce, où sa renommée

l'avait précédé. Il débarqua à Sybaris vers 529. Puis il se rendit à Tarente où il enseigna et à Crotone où il reçut droit de cité et où il se fixa. Crotone occupe l'extrémité du Golfe de Tarente, près du promontoire Lacinien. C'était une colonie Dorienne. Le but de Pythagore était d'enseigner la doctrine ésotérique qu'il avait pensée au cours de ses lointains et longs voyages, à un groupe de disciples soigneusement choisis, et d'en appliquer le principe à l'éducation de la jeunesse et à la vie de l'Etat. Il ouvrit une école où se manifesta rapidement la puissance du rayonnement de son enseignement qui embrassait à la fois une *doctrine religieuse*, une *éthique* et une *théorie scientifique*. *Le tout était relié par des clefs mathématiques condensant les relations et les principes communs à ces trois disciplines.*

Vers l'âge de 60 ans, Pythagore épousa une jeune fille d'une grande intelligence et d'une remarquable beauté : Théano. Ce fut son meilleur disciple et après la mort du Maître, son opinion fit autorité dans l'interprétation de la doctrine. Elle donna à Pythagore deux fils et une fille. Un de ses fils, Thélaugé, fut le Maître d'Impédocle.

Lorsque Milon, à la tête des Crotoniades, eut vaincu les Sybarytes avec lesquels il était en guerre, Pythagore reçut comme part du butin de magnifiques jardins où il fit construire l'Institut dont il rêvait. C'était à la fois sa résidence, celle de ses disciples vivant avec lui en communauté de biens, une Ecole philosophique, un Temple initiatique et une Maison d'éducation. A ce moment-là l'influence de Pythagore connaît son apogée. Son pouvoir n'était pas seulement celui d'un philosophe mais celui d'un réformateur. Il exerça en effet une puissante action politique par l'influence souveraine de son grand esprit et de son noble caractère.

L'INSTITUT PYTHAGORICIEN

La création de cet organisme fut *une remarquable, la plus remarquable peut-être, tentative d'initiation laïque*, synthèse anticipée de l'Hellénisme et du Christianis-

me. L'enseignement y était donné par des laïques et non par des prêtres, dans des temples destinés, non à des cérémonies religieuses mais dans un institut, en dehors de toute affectation à l'exercice d'un culte religieux quelconque. Il y avait un externat largement ouvert aux élèves *des deux sexes* et un internat d'accès plus difficile où Pythagore contrôlait l'enseignement donné par des disciples triés sur le volet et où il donnait lui-même des leçons (2).

Les jeunes gens qui désiraient rentrer à l'Institut devaient subir un temps d'épreuves et d'essais plus ou moins prolongé. Présenté par les parents ou un des Maîtres, le novice accédait d'abord au gymnase où il se livrait aux jeux de son âge. Une discipline faite de discrétion, de simplicité, veillait au respect d'une convenance très libérale. Les luttes de corps à corps y étaient interdites. La franchise des propos qui s'échangeaient entre le nouveau venu et les anciens, l'absence de toute contrainte, encourageait l'ouverture et permettait à des observateurs bienveillants de juger le jeune novice... Et au bout de quelques mois, on pouvait avoir une idée assez précise de son caractère, de son tempérament. Venaient alors les épreuves décisives, imitées de l'initiation égyptienne, mais bien adoucies et fort éloignées des mortelles épouvantes des cryptes de Memphis ou de Thèbes, que connaissait Pythagore. On faisait passer la nuit au novice dans une caverne que la rumeur publique disait hantée par des monstres et des apparitions. Ceux qui n'avaient pas la force de supporter cette idée de solitude et d'effroi, refusaient d'entrer ou s'enfuyaient au cours de la nuit. Ils étaient jugés trop faibles et étaient renvoyés. Ceux qui supportaient cette première épreuve étaient enfermés dans une cellule contenant en tout et pour tout, un vase d'eau, du pain sec et une ardoise à écrire.

Le novice devait trouver le sens de symboles pythagoriciens, qu'il lui était matériellement impossible de connaître. Après 12 heures de cellule et d'un jeûne presque complet, on le faisait entrer dans une salle où se

trouvaient réunis tous les élèves de l'Institut... Là, il était assailli de questions et de railleries. Les questions qui lui étaient posées dépassaient son entendement. Irrité, accablé par le jeûne et la fatigue, humilié de n'avoir pu résoudre une énigme, qu'il ne savait pas incompréhensible pour lui, il réagissait de deux façons : par la colère, la violence, des pleurs, des injures à ceux qui l'accablaient ; en opposant un calme olympien à la meute hurlante, la fermeté, le désir d'être renseigné sur la question posée. Il est évident que le premier était renvoyé. Quant au second, il était solennellement reçu comme Novice et était félicité.

PREMIER DEGRÉ.

NOVICIAT. PRÉPARATION A LA VIE PYTHAGORICIENNE.

Cela durait de 2 à 5 ans. La première règle à observer était la Loi du Silence. Le novice n'a ni le droit d'interroger le Maître, ni celui de discuter son enseignement. Il doit écouter avec respect et méditer en silence. Les novices ne voyaient pas le Maître pendant les cours. Ils en étaient séparé par un rideau. D'où le nom donné aux auditeurs : ils étaient « ceux du dehors », ou *exotériques*. Les initiés qui voyaient le Maître étaient « ceux du dedans » : *ésotériques*.

Dans son enseignement, Pythagore voulait avant tout développer *l'intuition*, le sens de la vérité. Il enseignait des choses simples, les sentiments naturels, les devoirs les plus élémentaires de l'homme envers sa famille, ses semblables. Il inculquait le respect et l'amour du père et de la mère, le culte de l'amitié. « L'Ami est un autre soi-même ; il faut l'honorer comme un Dieu ».

Ainsi *l'obéissance* devenait *assentiment*. Matin et soir résonnaient à l'oreille des novices les Vers Dorés :

Rends aux Dieux immortels le culte consacré.
Conserve ensuite ta foi..

L'enseignement montrait ainsi que les Dieux étaient les mêmes chez tous les peuples et qu'il fallait *respecter toutes les croyances*. La *tolérance envers tous les cultes* devait

être comprise et admise, pour en arriver à l'unité des peuples de l'humanité, l'unité de la religion, de la Science. Ces idées nouvelles préparaient le novice à juger par *analogie*. Celle-ci leur était présentée comme la *Loi primordiale, la maîtresse clef de la science sacrée*. La méthode analogique devait permettre aux novices de voir dans la même phrase une proposition de géométrie, un principe d'esthétique, de cosmogonie, de métaphysique, de théologie (5).

On préparait ainsi le novice à comprendre le grand secret de la vie future et le mystère de l'évolution universelle. On ne le lui dévoilait pas encore ; on le réservait pour l'initiation proprement dite. On lui laissait entrevoir seulement cette Vérité au travers de ce qu'on lui disait de la puissance des nombres et de la musique ; car le nombre, disait le Maître, *contient le secret des choses* : les sept notes de l'heptacorde, correspondaient aux sept couleurs de la lumière, aux sept planètes...

Les novices suivaient parallèlement à cet enseignement, un régime d'hygiène physique et morale et une sévère discipline des mœurs. Purifications, ablutions, lustrations commençaient la journée au lever du soleil... Ensuite la musique, la danse contribuaient à l'éducation psychique par la mise en harmonie et la libération des sentiments. Vaincre ses passions était d'une part le premier devoir de l'initiation. On recommandait la chasteté aux novices et la modération aux initiés. « Ne cède à la volupté que lorsque tu consentiras à être inférieur à toi-même ».

La journée pythagoricienne s'ordonnait sous la forme suivante :

1°) le réveil est une résurrection. L'Âme doit se recueillir et rester vierge pour les enseignements de la journée.

2°) Au lever du soleil : hymne à Apollon.

3°) Ablutions et promenade silencieuse.

4°) Les leçons de la matinée se déroulaient sous les ombrages du bois sacré ou à l'abri des portiques.

5°) Repas frugal à midi : miel, pain et olives.

6°) Après-midi : gymnastique, études et méditations sur l'enseignement de la matinée et la leçon du Maître.

7°) Repas du soir au cours duquel le plus jeune fera une lecture qui sera commentée par le plus ancien.

L'année se rythmait d'après les grandes fêtes astronomiques.

Si un novice quittait l'Institut, on lui élevait un tombeau. Il était considéré comme mort.

DEUXIÈME DEGRÉ

Arrivait enfin « le jour d'or » où Pythagore recevait le novice dans le cour de sa demeure personnelle. Il l'acceptait ainsi au rang de ses disciples. En pénétrant dans la cour intérieure, on devenait « ceux du dedans »... : ésotériques. L'initiation commençait. Ce début s'appelait *Purification* (en grec Katarsys).

L'enseignement consistait en une exposition complète et raisonnée de la doctrine cachée, depuis les principes de la science des nombres, jusqu'aux dernières conséquences de l'évolution universelle.

Cette théorie mystique des nombres, comme on l'appelle parfois, n'était que le début de la véritable initiation. On en a fait cependant le principal enseignement de Pythagore. Elle donnait en réalité *la clef de toute la doctrine et on la tenait secrète*. Chiffres, lettres, figures géométriques n'étaient compris que de l'initié. Le Maître de Crotona en formula le texte dans un livre écrit de sa main : « Hieros Logos » : la Parole Sacrée. Ce livre ne nous est pas parvenu. Mais les écrits postérieurs de Philolaos, Archytas, Hieracles, les Dialogues de Platon, les Traités d'Aristote, de Porphyre et de Jamblique nous en font connaître les principes.

Pythagore désigne ses disciples sous le nom de Mathématiciens parce que son enseignement commençait par la doctrine des nombres. Il distinguait deux sortes de nombres : le nombre-divin ou nombre-idée, et le nombre scientifique, lequel comprenait le nombre abstrait et le nombre concret. Le nombre idée était le modèle idéal du nombre scientifique et il était aussi généralement l'Archétype, directeur de tout l'Univers. Ainsi Pythagore considérait les nombres comme des *êtres substantiels* faisant découler par *analogie de ces nombre tout ce qui est, tout ce qui se produit*.

« *Tout est arrangé d'après les nombres* ». Cette affirmation, attribuée à Pythagore, fut considérée par certains comme étant la plus importante des révélations philosophiques.

Platon reprit cette idée et écrivit : « Les nombres sont le plus haut degré de la connaissance » et aussi « Le Nombre est la connaissance même ». La seconde Ecole Pythagoricienne, celle d'Alexandrie, donna à la théorie des nombres de vastes développements. Les Alchimistes et les Kabbalistes firent une large place aux Nombres. La Renaissance, avec le réveil des idées platoniciennes et pythagoriciennes, fit revivre la théorie des nombres. Plus tard, Kant fait de l'idée de nombre l'intermédiaire, par lequel s'applique aux phénomènes de l'expérience, la catégorie pure de la quantité.

Revenons à la notion grecque du nombre. C'est une notion tripartite. Les membres de la Confrérie fondée par Pythagore en Grande Grèce donnèrent, du nombre, trois définitions partant de trois points de vue différents.

Le Nombre est d'abord divisé en Nombre pur ou Divin. Ce sont ceux dont s'occupe la mystique du nombre ; en nombres *scientifiques*, dont nous allons nous occuper et en nombres concrets dont s'occupe le calcul proprement dit. Les nombres scientifiques sont dits « *Nombres figurés* » par des assemblages de points correspondant aussi à des croissances homothétiques des figures géomé-

triques (3). La formation des nombres figurés est une introduction remarquable aux opérations de certaines machines à calculer et une introduction aussi à la géométrie des polyèdres réguliers. Mais on remarqua que chaque nombre, malgré un mode de formation uniforme, possède des caractéristiques qui le distinguent des autres. Il est remarquable, en effet, que l'addition de l'unité, du nombre 1, change chaque fois entièrement les propriétés d'un nombre entier. Dans la « Société des Nombres » apparaît ainsi un nouvel individu.

La Monade, ou nombre Un, est cet élément additif, mais aussi en logique pure, la racine du principe d'identité. Nous retrouverons plus tard les constructions métaphysiques échafaudées sur l'Unité.

La Dyade, ou nombre Deux, premier nombre pair et féminin, apparaît dans le calcul des Combinaisons en arithmétique. En métaphysique, c'est la racine de l'idée de Dualité, de l'opposition entre le Moi et le non Moi.

La Triade, premier nombre impair et masculin (*le Un, l'Unité, est « plutôt un principe qu'un nombre »*), déploie son importance dans la théorie des nombres figurés. Nous l'avons déjà vu (note 3), l'image triangulaire géométrique est un assemblage de 3 points et fournit le principe de formation et de croissance de toutes les figures régulières planes et solides à 3 ou à un nombre quelconque de dimensions (4).

La Tétrade, ou nombre Quatre, participe au caractère de la Dyade dont il est le carré, mais aussi au caractère sacré de la *Tétractys*, qui était un symbole ésotérique aussi important que le pentagramme, signe de passe secret de la Confrérie Pythagoricienne. C'est sur la *Tétractys* que les membres de la Confrérie prêtaient leur serment de ne jamais divulguer leur secret. « Non, je le jure, par celui qui a transmis à notre âme, la tétractys, en qui se trouve la source et la racine de l'éternelle nature » (Jamblique).

La tétractys participait aussi à la nature de la Décade

et aussi à l'harmonie musicale qui occupait dans le système une place très importante, à la fois comme *symbole de l'harmonie du Cosmos* et comme technique suggestive employée pour produire une atmosphère au rituel de la secte. Il y avait aussi à cet effet un parfum spécial de formule secrète et une boisson également secrète.

La *Pentade*, ou nombre Cinq, était aussi importante que la Décade. Composée du premier nombre impair, Trois, et du premier nombre pair, Deux, l'un masculin, l'autre féminin, c'était le nombre de l'amour, archétype de la génération. La pentade est aussi le nombre de la santé harmonieuse, de la beauté du corps humain. *L'emblème géométrique de la Pentade est le pentagramme, étoile régulière à 5 branches qui était le signe de passe secret et le symbole de la Confrérie.*

Le nombre Six ou Hexade. Il représente la stabilité et l'équilibre. C'est un nombre parfait puisqu'il est la somme de ses facteurs : $6 = 1 \times 2 \times 3 = 1 + 2 + 3$. Il représente pour les Kabbalistes et Alchimistes, héritiers de la tradition Pythagoricienne, la nature inorganisée.

Le Sept est surtout important comme nombre sacré dans la mystique chaldéenne et hébraïque. Pour les Pythagoriciens, il était l'emblème de la virginité. On ne peut, en effet, diviser un cercle en 7 segments égaux, alors que cela est possible pour 3 et pour 5. C'est un nombre « archi-premier ».

Arrivons à la Décade. Il est inutile d'insister sur l'importance du nombre 10 dans le système de numération adopté par la plupart des nations civilisées... Mais ce n'est pas cela qui intéresse les Pythagoriciens. Pour eux, elle a la triple qualité d'être le double de la Pentade ; elle représente la somme des points contenus dans la tétractys : $1 + 2 + 3 + 4 = 10$; enfin, elle est symbole du Cosmos. Citons Nicomaque : « Mais comme le tout était une multitude illimitée, il fallait un Ordre... Or, c'est dans la Décade que préexistait un équilibre naturel entre l'ensemble et ses éléments. C'est pourquoi de par sa

Raison, le Dieu, arrangeant avec art, se servit de la Décade comme d'un Canon pour arranger le tout ».

Et, pour conclure, Nicomaque nomme la Décade le Tout, car « *elle servit de mesure pour le Tout comme une équerre et un cordeau dans la main de l'Ordonnateur* ».

Les architectes et les artistes de l'Antiquité usèrent de la théorie du nombre. Elle est symbolisée par la Grande Pyramide. Les monuments de la Grèce et de Rome lui doivent leur profil harmonieux. Les maçons opératifs s'en inspirèrent. Les peintres, les architectes avaient une vaste culture mathématique. Léonard de Vinci, Dürer, Raphaël, Michel-Ange pensaient que dans la nature vivante, et dans l'Art, qui en est l'émanation, résonne la Loi du Nombre.

D'autre part, transposée au centre d'une métaphysique épurée, la notion de nombre fut à la base de la fameuse formule déjà citée : Tout est arrangé de par les nombres. Dans cette formule, le terme de Cosmos (monde harmonieusement arrangé) fut attribué par Pythagore à l'Univers.

TROISIÈME DEGRÉ :

Le disciple avait reçu du Maître les principes de la Science. La Science des Nombre était le préambule de la grande initiation. Elle réunissait en un ensemble merveilleux la métaphysique de l'harmonie de l'Univers, l'harmonie du microcosme, l'harmonie musicale, l'harmonie des proportions dans les arts, selon le grand principe d'analogie (5). L'esthétique et la philosophie de Pythagore se trouvaient ainsi dominées par la suprématie du nombre et de sa « servante », la Géométrie... « Dieu lui-même géométrise » écrivait-il. Et il interdisait, comme on le sait, aux « non géomètres » de pénétrer dans le sanctuaire...

Et le troisième degré ou degré de perfection était réservé à l'étude de la cosmogonie, de la Psychologie et de la métempsychose. D'après Aristote, les pythagoriciens

croyaient au mouvement de la terre autour du soleil. Il est bien exact, en effet, que Pythagore enseignait à ses disciples du 3^e degré, les mouvements de la terre. Egalemeut que les planètes issues du soleil tournaient autour de lui. Il savait que les étoiles sont autant de systèmes solaires gouvernés par les mêmes lois que celles qui gouvernaient la Terre. Chaque monde solaire forme ainsi un petit univers. Ces notions, qui bouleversaient la mythologie populaire, ne furent enseignées que dans le secret le plus absolu.

Ainsi, d'après son enseignement, l'Univers visible, le ciel avec toutes ses étoiles, n'était qu'une forme passagère de l'âme du monde.

La cosmogonie du monde visible, toujours par le système d'analogie, nous conduisait de l'histoire de la Terre au système de l'âme humaine.

Et le Maître de Samos passait ainsi de la cosmogonie « physique » à la cosmogonie « spirituelle ».

Après l'évolution de la terre, il enseignait l'évolution de l'âme à travers les mondes... Cette transmigration des âmes, cette métempsychose était présentée aux profanes sous une forme puérile et ridicule. Il appartenait à Pythagore d'en donner le véritable sens, le véritable objet.

LA PHILOSOPHIE PYTHAGORICIENNE

Trois découvertes archéologiques vont nous donner à cet égard de précieuses indications.

1°) En Algérie, dans les Aurès, en 1917, une fouille bénévolement entreprise par des officiers français en repos, permet de découvrir la chambre d'un tombeau contenant un sarcophage parfaitement conservé, reposant

sur un pavement de mosaïques. L'épithaphe indiquait le nom de la morte: Cornelia Urbanilla et indiquait que celle-ci, en succombant, avait échappé à un grand péril...: elle était, en passant dans l'au-delà, devenue Homme.

Elle n'était pas « sauvée » (au féminin), mais « sauvé » (au masculin).

Cornelia Urbanilla relevait de la Gnose païenne que fut l'Hermétisme. Cette doctrine retenait du Pythagorisme la croyance selon laquelle les dieux n'étaient plus que des personnifications des attributs du Dieu unique, dont la gravitation des astres traduisait la perfection et l'éternité. Ce Dieu unique avait aussi le pouvoir en faveur des élus rendus semblables à lui, de rompre le cycle infernal des métempsycoses. Pour ce faire, il les appelait à partager sa béatitude infinie, au fond d'un ciel étoilé, pourvu qu'ils aient vécu selon ses préceptes de morale.

Il est vrai, en effet, que Pythagore avait enseigné les principes d'une ascèse destinée à préparer l'homme à sa destinée future. Pour garder l'âme de tout contact impur il l'assuettit à des règles rituelles et morales très strictes. Il l'initie par la musique à l'harmonie du monde. Il lui révèle les choses divines par les mathématiques et l'astronomie. Si l'âme peut et sait s'astreindre à ce purgatoire, elle peut espérer se libérer de ses attaches charnelles et échapper ainsi au cycle des renaissances et parvenir aux Îles des bienheureux.

Cette doctrine de la réincarnation est déjà sous-jacente dans les légendes chamamiques. Mais Pythagore sut lui donner une portée générale, alors que ces renaissances successives étaient considérées jusqu'alors comme le privilège de quelques rares favoris. L'âme, selon Pythagore, est un principe immortel d'origine astrale. Par suite d'une déchéance, elle est obligée de s'incarner. « C'est pour être châtiée, écrit Philolaos, que l'âme est associée au corps et qu'elle y est ensevelie comme dans un tombeau. Au terme d'une vie humaine, qui est en fait la mort,

l'âme libérée va se purifier dans l'Hadès, puis elle regagne la zone astrale avant de subir une nouvelle réincarnation (6).

Pythagore identifiait la vie d'ici-bas à la mort. Cette idée est reprise par Platon qui fait dire à Socrate: « Qui sait si la vie n'est pas une mort et la mort une vie, et notre corps un tombeau ? » En donnant au mot « mort » et « vie » les sens pythagoriciens, la métempsycose se prête à des interprétations du plus haut intérêt et l'on ne s'étonne pas alors de retrouver cette doctrine dans presque toutes les religions de l'antiquité...

Mais revenons à Cornelia.. qui fut « sauvé » en prenant une forme masculine. *Suis Dieu* était le précepte des Pythagoriciens et *précepte essentiel*. Les fidèles, les initiés étaient convaincus qu'ils ne pourraient dans la mort, se réunir à Dieu, qu'en revêtant sa forme et que les femmes devaient, de se fait, *se transformer en hommes*. La Gnose païenne eut une énorme influence chez ces hérétiques (ils existaient déjà...).

Dans les Evangiles Gnostiques selon St Thomas, Jésus dit: « *Toute femme rendue mâle rentrera dans le domaine des cieux* ». Il ne fait aucun doute qu'il s'agit là de l'idée pythagoricienne de l'assomption en Dieu par ressemblance avec lui. Rappelons que Pythagore vivait en 500 avant Jésus-Christ.

2°) *Découverte de la basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*. On y découvre la conception d'un salut d'outre-tombe obtenu par l'initiation et les vertus des Pythagoriciens. Les stucs peints représentent des scènes mythologiques interprétées à la manière ésotérique des disciples du Maître de Samos. Elles représentent le saut mystique de Sapho à Leucade, saut rituel symbolisant la fusion en Dieu de l'âme.

Sapho aurait été affolée d'amour pour un certain Phaon et grisée par le suc d'une certaine plante: « Candida » ou Centum Caputum, herbe aux cent têtes...

Que vient faire Sapho dans toute cette histoire ? Les pythagoriciens avaient en réalité annexé Sapho à leur école. Leur mainmise sur le plus grand génie lyrique de la Grèce ancienne était commandée par l'attitude qu'ils avaient adoptée envers la poésie et la musique, envers l'Harmonie.. Cette harmonie était dédaignée par tous les philosophes. Les Pythagoriciens utilisèrent, grâce à cette annexion, une tradition populaire, belle, forte, en l'adaptant à leur manière, insinuant ainsi en des textes universellement connus, leur doctrine ésotérique, s'assurant de cette façon d'une diffusion également universelle.

Cette exégèse rallia Aristote, les stoïciens, les néoplatoniciens. *Elle réconciliait la morale avec la culture antique.*

Pythagore jugeait les poèmes d'Homère *capables de redresser l'âme*. Homère était l'ancêtre de la poésie grecque... Or, on retrouvait dans l'*Odyssée* des vers provenant de Sapho... en droite ligne... Par elle, Homère a été transformé en un « prophète de Pythagore » (Jérôme Carcopino). Et c'est vraisemblablement là, la raison de l'intérêt que les Pythagoriciens portèrent à la poétesse.. Ne l'auraient-ils pas fait, l'eussent-ils négligée, ils auraient ainsi méconnu tout ce qui, dans la gloire et l'œuvre de Sapho, sollicitait leur faveur.

Selon Jérôme Carcopino, la littérature grecque doit à Sapho les plus beaux cris d'amour qu'ait proférés une voix humaine. Sa réputation, qui offensa les Romains et les chrétiens, n'offusqua jamais les anciens grecs enthousiasmés, sans restriction aucune par les vers de Sapho. Elle jouissait d'une gloire considérable, on la célébrait de multiples façons. Il s'agissait d'une véritable dévotion envers laquelle ne s'éleva jamais aucune entrave.

Les Pythagoriciens ne pouvaient la refuser... Ils se seraient retranché de tout l'Hellénisme. Ils étaient indifférents d'ailleurs à l'objet de ses amours. Puis Saphisme mis à part, Sapho était une femme irréprochable. Elle avait une école de Poésie. Elle enseignait le dédain des

biens que n'accompagnait pas la pratique du bien moral :
« l'argent sans la vertu, n'est qu'un hôte incommode ».
« Celui qui est beau, reste beau le temps de le regarder »...
« Celui qui est bon, l'est aujourd'hui et le sera demain ».

Quel poète mieux que Sapho aurait donc pu servir Pythagore ? D'autant plus que Sapho professait aussi, avec un art inégalé, la musique.. et la musique, comme on l'a vu, était un art que Pythagore avait divinisé en le faisant dériver de la science des Nombres. Elle avait ainsi consacré sa vie aux compagnes d'Apollon ; ces muses,, dont le culte dominait les conceptions et commandait les pratiques du Pythagorisme. Sapho était la 10^e Muse. Sa maison était la Maison des Muses, semblables aux deux sanctuaires des pythagoriciens : Crotone et Métaponte. « Sapho était en somme Pythagorisée » (J. Carcopino).

Les Pythagoriciens transformèrent Sapho en une figure de salut en la faisant plonger du haut du Rocher Blanc de Leucade.

La célébrité de l'île de Leucade lui est venue du culte d'Apollon qui y fut célébré pendant toute l'antiquité classique. Le rite très ancien que des prêtres y entretenaient, exigeait que soit précipitée dans la mer une créature humaine destinée à s'y engloutir sous le poids de ses fautes ou au contraire à en réchapper de ses souillures...

C'est la vieille ordalie commune à toutes les civilisations naissantes et dans tous les pays. C'était à la fois, la rigueur sanglante des premières expiations religieuses et la clémence hasardeuse du jugement de Dieu. Cela pouvait être aussi la recherche d'une rédemption collective, par le sacrifice d'un seul... le bouc émissaire..

Les plongeurs ou plongeuses emportaient avec eux tous les péchés de la cité tout entière en se noyant cérémonieusement (Chypre, Marseille, Athènes, Ephèse, etc., etc.).

Par ailleurs la plongée guérissait le mal d'amour, procurait la fin des souffrances, soit par la mort du patient... soit par la satisfaction du sacrifice accompli (7).

Les Pythagoriciens s'intéressaient au Rite de Leucade, d'une part parce que c'était le rite d'Apollon qui s'y célébrait et au service de l'Amour..., d'autre part parce que Homère y avait posé le jalon qui séparait la vie, de la terre, entre la terre et l'au-delà (Odyssée). Apollon était le libérateur (il libérait les hommes de leurs fautes); il était le sauveur universel, le médecin infailible. Les Pythagoriciens ont insisté sur ce rôle bienfaisant et consolateur de la divinité. Ils ont créé ainsi le mythe de la plongée de Sapho par amour pour Phéon.

Les Pythagoriciens ont proposé ainsi une interprétation symbolique de l'odalie spécialisée à Leucade. Pour eux, le saut était une tentation, agréable à Apollon, de transmuter l'Amour profane en Amour sacré, cet Amour sacré qui contient la promesse de l'immortalité.

L'épisode du Saut de Leucade aurait été rédigé à Tarente par Aristoxène, dans la seconde moitié du IV^e siècle avant J.-C. Pythagore avait disparu depuis près d'un siècle... Mais l'intervention littéraire d'Aristoxène avait été préparée par les pythagoriciens depuis fort longtemps. Ils avaient, on se le rappelle, pythagorisé Homère. Ce dernier ne pouvait se tromper. Ses vers étaient porteurs du message qui était à la base de leur Philosophie. Et ainsi, ils furent conduits à interpréter le saut de Leucade comme une sorte de rite de passage où l'âme dépouillait ses appétits charnels pour s'élancer dans le pur amour de Dieu.

C'est cette interprétation qui fut, en quelque sorte, figurée dans le stuc qui garnissait la conque de l'abside de la basilique et qui résumait l'enseignement de la secte; le saut mystique tenté par Sapho à Leucade au-devant de la lumière d'Apollon, symbolisant, par ce plongeon rituel, la fusion en Dieu, de l'âme enflammée d'amour sacré.

3°) Le tombeau du Viale Manzoni.

A 500 mètres à peine de la Basilique de la Porte Majeure, on découvrait, en 1918, au cours de la construction d'un garage, un tombeau édifié dans le premier tiers du III^e siècle, illustré de fresques admirables et d'une interprétation difficile. Les exégètes sont d'accord actuellement pour attribuer aux chrétiens la propriété de ce tombeau. Mais il est évident aussi, à la première impression qui se dégage des peintures dont il est orné que ces chrétiens ne ressemblaient pas aux autres... Le tombeau accueillait vraisemblablement les morts d'une association mystique. Les recherches et études entreprises à cet égard indiquent qu'il s'agit, bien sûr, de chrétiens et qu'il s'agit aussi d'un des monuments les plus anciens du Christianisme. Mais ces chrétiens étaient des hérétiques... Car, de deux choses l'une: ou bien ils s'étaient retranchés de l'Eglise Romaine, ou ils en avaient été chassés. Car à cette date l'Eglise possédait ses cimetières, les Catacombes, où étaient inhumés les corps appartenant à l'Eglise. L'isolement du tombeau de la Viale Manzoni indique leur forclusion. Et ces chrétiens étaient des gnostiques...

La Gnose Chrétienne avait pénétré dans Rome vers le milieu du I^{er} siècle. Elle s'était émiettée en une foule de petits groupes dont les adeptes gardaient toutes libertés « pour développer leur système et « graduer leur initiation ». Issue des tendances syncrétistes qui avaient déjà atteint le judaïsme, envahi les cultes et les philosophies païennes, la Gnose, cette tentative d'hellénisation du Christianisme, souffrait à son tour de cette tendance qui lui avait donné naissance, tendance entre parenthèse qui la fit se briser contre l'Unité de l'Eglise. Et de ce fait on est obligé de constater que l'on se trouve en présence, Viale Manzoni, d'une Gnose inconnue... Mais tous les systèmes, toutes les tendances avaient un fond commun de concepts, fond commun qui permettait aux Gnostiques de se retrouver unanimes dans le culte qu'ils vouaient à Homère. Indistinctement à quelque secte qu'ils appartenaient, ils partageaient la conviction qu'ils n'avaient

qu'à se pencher sur les poèmes de l'aède pour y découvrir des illuminations nouvelles de leur foi. Homère les rapprochait, en quelque sorte, en dépit d'eux-mêmes, au point d'amener sur quelques dogmes essentiels une convergence de leurs théories, par ailleurs plus ou moins antagonistes.

Tout le monde connaît le fameux récit d'Ulysse qui, pour ne pas succomber avec ses compagnons au chant des Sirènes avait bouché leurs oreilles avec de la cire et s'était fait ligoter lui-même au mât de son bateau. Le récit est symbolique: il est l'image du juste dont l'âme, sourde aux désirs et aux appels de la nature, est capable de s'élancer vers l'immortalité du ciel d'où elle était tombée sur la terre.

Ce symbole fut utilisé à la fois par les hérétiques chrétiens et les orthodoxes. Les Pères de l'Eglise s'en emparèrent et l'utilisèrent pour illustrer leur propre croyance; tandis que pour les gnostiques, le symbole matérialisait l'enseignement de leur philosophie, *enseignements qui avaient déjà été rédigés 500 ans auparavant par le Pythagorisme*, en marge de l'Odyssée. *Les Pythagoriciens avaient intégré Ulysse à leur philosophie. Il est la personification des Initiés de la secte.* C'est l'homme qui, éclairé par la doctrine de Pythagore, passe par tous les degrés des épreuves jusqu'au moment où, poussé par la vérité, il aborde dans une mer calme, à l'abri des tempêtes, loin des passions. *Il y a une harmonie parfaite entre le Pythagorisme et l'Odyssée.* Car la philosophie pythagoricienne a toujours cherché à dégager de chacune des aventures d'Ulysse une signification ésotérique et spirituelle conforme à son eschatologie.

L'Odyssée est un véritable poème précurseur du C'est le mémorial des victoires de l'âme sur la matière et sur la mort. (J. Carcopino).

Le thème odysseéen à travers la Gnose, pénétra chez les chrétiens qui utilisèrent surtout la personne de Pénélope, le thème de l'amour du foyer (ce thème qui est tout

le sujet de l'Odyssée, d'ailleurs et le seul but poursuivi par Ulysse). Pénélope s'inscrit en même temps qu'Ulysse dans le thème pythagoricien, personnifiant ainsi la vertu et la fidélité conjugale. Le métier de Pénélope, ce fameux métier à tisser le voile qui n'en finissait pas, fut élevé à la hauteur d'un symbole. Il participe à la vertu de celle qui s'en sert; il en est l'instrument. Aussi figurait-il en bonne place dans les fresques de Viale Manzoni.

Toutes ces figures symboliques furent formées à l'Ecole de Crotona, de même que le symbole du saut de Sapho, à Leucade. Les gnostiques, quelque 300 ans plus tard, les acceptèrent et les adaptèrent d'enthousiasme. Ils sont les héritiers directs de Pythagore.

Nul ne sera surpris dans ces conditions qu'une étude sérieuse de la Gnose doive d'abord bien se pénétrer du Pythagorisme.

QUATRIÈME DEGRÉ - L'ADEPTE.

Nous venons d'atteindre le sommet de l'initiation antique. De là se déroule la vue d'en haut de l'univers. *A l'initiation de l'intelligence va succéder l'initiation de la volonté. Pour le disciple, il s'agit de mettre la vérité en œuvre dans la pratique de la vie.*

Tu verras que les maux qui dévorent les hommes
Sont le fruit de leurs choix; et que ces malheureux
Cherchent loin d'eux les biens dont ils portent la source.

(Vers d'Or).

Le disciple a réalisé la vérité dans l'intelligence, la vertu dans l'âme, la pureté dans le corps. Le Disciple devient Adepte, et s'il possède une énergie suffisante, il va acquérir des pouvoirs nouveaux: il guérira les malades par imposition des mains; il lira les pensées des hommes, il prédira l'avenir... Rares sont les Adeptes. Encore plus rares ceux qui atteindront cette puissance... Pythagore l'avait, paraît-il, atteinte. Mais il ne pouvait, ni ne préten-

dait faire des Adeptes parfaits de ses disciples et il se contentait d'enseigner à ses fidèles les applications de sa doctrine à la vie. Il distinguait notamment, parmi les hommes, une diversité qui provenait de l'origine de l'individu, une autre qui provenait du degré de leur évolution spirituelle. Cette distinction lui permettait une classification de l'humanité en quatre catégories :

1°) Chez la grande majorité des hommes, la volonté agit surtout dans le corps. Ce sont les *instinctifs*.. Ils s'adapteront aisément au commerce et à l'industrie.

2°) Au second degré du développement humain, la volonté et la science résident dans l'âme. Ce sont les *animiques* ou les *passionnels*. Ils feront des hommes de guerre, des poètes, des artistes. Ils ne s'élèvent pas à l'Idée pure, à l'Universalité.

3°) Dans cette 3^e catégorie, les hommes sont beaucoup plus rares. Ce sont les *Intellectuels*. La volonté, chez eux, dégage l'intelligence de la tyrannie des passions et l'éloigne des bornes de la matière. Ces hommes feront les héros martyrs, les vrais philosophes, les sages, ceux qui devraient gouverner l'humanité. *Les passions sont devenues servantes de l'intelligence alors que dans la 2^e catégorie, l'intelligence était au service des passions.*

4°) La quatrième catégorie réalise l'Idéal humain le plus élevé. Par la domination et la possessions de toutes leurs facultés, ceux qui la composent exercent la plus grande maîtrise. Ce sont les *Grands Initiés* : ils sont tellement rares qu'on peut les compter dans l'Histoire.

Ce classement des hommes correspond en fait aux quatre degrés de l'initiation pythagoricienne... et fait le fond de toutes les initiations. Pythagore avait compris les principes éternels qui régissent la société et avait essayé de les enseigner au travers des initiations successives. En cela il poursuivait le plan d'une grande réforme sociale. Nous verrons plus loin comment lui et son école firent naufrage dans les tempêtes de la démocratie.

LA LIGUE DES CROTONIATES

LA FIN DE PYTHAGORE

Pythagore vécut 30 ans à Crotone. En 20 ans, cet homme extraordinaire avait acquis un tel pouvoir qu'il tenait lieu du prodige. Jamais un philosophe n'en exerça de semblable. Il s'étendait non seulement à l'Institut et à ses ramifications dans les villes voisines, mais encore à la politique de tous les autres Etats. Pythagore était un réformateur. A Crotone, le Conseil des Mille, composé des grandes familles, y exerçait le pouvoir législatif et surveillait l'exécutif. Pythagore, qui voulait que l'Etat fut un Ordre et une Harmonie, refusait l'oligarchie aussi bien que la démagogie. Il essaya d'introduire dans la Constitution un nouveau rouage : au-dessus du pouvoir politique, un pouvoir scientifique avec voie délibérative et consultative, clef de voûte, régulateur de l'Etat. C'était le conseil des Trois Cents, recrutés parmi les seuls initiés de l'Institut Pythagoricien. En somme, c'était un pouvoir scientifique, moins mystérieux peut-être, mais aussi haut placé que le sacerdoce égyptien. Il introduisait ainsi le principe de l'initiation et de l'examen dans le Gouvernement de l'Etat.

Il essayait de concilier le principe démocratique, électif, avec un gouvernement sélectionné selon les principes de l'Intelligence et de la Vertu. Le Conseil des 300 forma ainsi un espèce d'ordre politico-religieux et scientifique dont Pythagore était le Chef. On s'engageait devant lui par un serment solennel et terrible... Ces Sociétés se répandirent dans toutes les Villes de la Grande Grèce. Et Pythagore exerçait une influence considérable sur les gouvernements de toutes ces villes et cités. Partout où il apparaissait, il rétablissait l'ordre, la justice, la concorde.

L'influence souveraine de ce grand esprit et ce grand caractère suscita des jalousies et des haines. L'empire de Pythagore durait depuis un quart de siècle ; l'adepte infatigable atteignait l'âge de 90 ans quand vint la réaction. Les idées démocratiques qui se développaient en Grèce

eurent leur écho en Grande Grèce et à Sybaris, la rivale de Crotone ; il y eut un soulèvement démocratique et le parti aristocratique fut vaincu.

Quelques exilés se réfugièrent à Crotone. Sybaris demanda leur extradition qui fut refusée et Sybaris déclara la guerre à Crotone. Pythagore et la Ligue des Crotoniates détruisirent la cité rebelle. Sybaris fut sacquée, détruite de fond en comble... Pythagore ne put réfréner les passions d'une armée victorieuse...

Les conséquences en retombèrent sur lui et sur son Ordre. Après la prise de Sybaris, le peuple crotoniate demanda le partage des terres et le changement de la constitution. Le Conseil des Mille était supprimé ainsi que le Conseil des 300. Une seule autorité admise : le suffrage universel. Les Pythagoriciens s'opposèrent à cette réforme qui sapait l'enseignement du Maître. Leur attitude souleva la fureur de la démagogie. Parmi les plus acharnés contre la secte, on trouva un certain Cylon qui, refusé à l'Ecole, vouait à Pythagore une haine sourde. Il prit la tête de l'opposition, et sans que les Pythagoriciens puissent se défendre, réussit à amener toute la population contre le Philosophe. Un soir, la foule mit le feu à un bâtiment dans lequel s'étaient réunis le Maître et une quarantaine de disciples. Tous périrent dans les flammes ou furent massacrés, à l'exception de Archippe et de Llysis qui échappèrent au massacre. L'Institut fut détruit.

Ainsi mourut, en 450 ou vers 490, ce grand sage qui avait tenté de faire rentrer sa sagesse dans le gouvernement des hommes.

Ce fut le signal d'une révolution démocratique dans toutes les villes de la grande Grèce. Les villes chassèrent les disciples du Maître et l'Ordre fut dispersé.

Ajoutons quelques mots sur cette Société Crotoniate qui prit le nom de Ligue Crotoniate et qui exerça le pouvoir absolu sur la plus grande partie de la nouvelle Grèce. Ce fut en réalité une sorte de *fascisme ésotérique*.

Les membres s'engageaient entre eux à pratiquer la *communauté des biens* et en méditant sur la Philosophie, à tendre vers la *réalisation de l'harmonie intérieure par la Connaissance (Gnose) et l'Amour*.

La Société Pythagoricienne attira vite à elle, aussi bien les esprits curieux de science, que les mystiques assoiffés d'idéal.

On a vu comment Pythagore échoua. Il est évident qu'il avait conservé le souvenir de l'autorité incontestée du Sacerdoce en Egypte.

Ce sacerdoce avait discipliné la royauté, inspiré les lois, dirigé d'une manière occulte la vie du pays. La supériorité intellectuelle, la sagesse des prêtres donnèrent au peuple égyptien sa longue durée de grandeur. Il rêva d'arriver au même résultat en Grande Grèce où dominaient les partisans de l'aristocratie. Et il est un fait qu'il renforça cette aristocratie... pensant rencontrer chez eux sagesse, intelligence et science.. Il fut bien près de réussir...

LA FAMILLE DE PYTHAGORE .

Comme nous l'avons vu plus haut, Pythagore avait épousé, alors qu'il avait soixante ans, une jeune fille d'une éclatante beauté, Théano.

Le Philosophe était alors à l'apogée de sa force et de sa gloire. Théano suivait son enseignement (note 2). Elle s'éprit pour le Maître d'un enthousiasme sans borne et d'un amour passionné.

Pythagore, comme beaucoup de grands adeptes, avait renoncé jusqu'alors à la femme, pour se donner tout entier à son œuvre. Il découvrit dans l'amour que lui vouait et lui montrait cette jeune fille, la possibilité de trouver une idéale compagne et de réaliser plus complètement l'œuvre qu'il avait entreprise.

Par son mariage avec Pythagore, Théano entra si complètement dans la pensée de son mari, qu'après sa mort elle servit de centre à l'ordre pythagoricien. Un auteur grec cite son autorité dans l'explication de la doctrine du Maître, celle des Nombres notamment. Elle donna à Pythagore deux fils: Arimneste et Telauges, et une fille: Damo. Telauges devint plus tard le Maître d'Empédocle et lui transmit les secrets de la doctrine.

La famille de Pythagore offrit à la secte un véritable modèle. Dans les fêtes religieuses ou saisonnières, Théano conduisait les chœurs des femmes, et Damo les chœurs des jeunes filles. Damo se montra, par la suite, digne de son père. Pythagore lui avait confié certains écrits, certains documents avec défense expresse de les communiquer à qui que ce soit en dehors de la famille. Après la dispersion des Pythagoriciens, Damo tomba dans une extrême misère. Elle refusa toujours de vendre les manuscrits qu'elle détenait, alors qu'on lui en offrait de très grosses sommes. Elle demeurait fidèle à la volonté de son père.

LE PYTHAGORISME APRÈS LA MORT DE PYTHAGORE

Après la mort de Pythagore et la dispersion de la Confrérie crotoniate dont tous les chefs périrent dans le massacre de Métaponte, nous avons vu plus haut que, seuls, Archippe et Lysis, accompagnés de quelques novices, échappèrent au massacre. Parmi ceux-ci était peut-être Hippocrate de Chios qui s'installa à Athènes vers cette époque, ainsi que Hipparque et Hippase. Ces trois novices ont été immortalisés par le fait qu'ils furent excommuniés par les cellules de la Confrérie qui s'étaient petit à petit reconstituées clandestinement, après le massacre de Métaponte. Ils étaient accusés d'avoir livré au public certains secrets mathématiques.

Effectivement, quelques groupes se reformèrent dans l'ombre et constituèrent de petites confréries locales. L'activité politique avait été complètement abandonnée. Mais les liens d'amitié et d'entraide, le secret scellé par le pacte, étaient religieusement entretenus (8).

Et c'est cette vieille règle du secret que nous avons souvent évoquée qui rendit si difficile les recherches sur la constitution de la vieille Société Pythagoricienne, la première en date, qui vit le jour, comme on l'a vu, à Crotone. Et ce même secret enveloppe les groupements occultes qui se constituèrent par la suite au 1^{er} siècle avant J.-C., sous la forme d'un néo-pythagorisme Alexandrin, Romain et Syrien.

Deux chercheurs diligents, dans l'Antiquité même, un siècle à peine après la disparition de l'Ecole Pythagoricienne, ont essayé de reconstituer par des sources authentiques les Constitutions Pythagoriciennes: *Aristoxène* de Tarente, était l'ami d'un groupe de Pythagoriciens de la vieille école; *Timée*, de Tauroménium, alla spécialement en Sicile, en Calabre, fouiller les archives, écouter les traditions orales, retrouver, ou essayer de retrouver tous renseignements se rapportant à la période Crotoniate. Les textes qu'ils composèrent ne nous sont pas parvenus. Ils nous furent transmis par des textes *Alexandrins*, eux aussi disparus. Mais nous en trouvons heureusement maints fragments dans les trois ouvrages de *Diogène*, de *Laërce*, de *Porphyre* et de *Jamblique* et c'est ainsi que nous sommes à peu près renseignés sur la vie de Pythagore.

Philolaos fut considéré par les Pythagoriciens comme le premier des traîtres qui divulguèrent les secrets philosophiques et mathématiques pour de l'argent. Ces secrets auraient été livrés à Denis Tyran, de Syracuse, en trois livres contenant la doctrine secrète de Pythagore. Platon aurait pris connaissance de ces trois livres, pendant son séjour chez le Tyran. Nous connaissons en effet, par un écrit de Platon (VII^e lettre), les démêlés du Philosophe

grec avec Denis. Ce document, d'importance capitale, confirme que toute la philosophie harmonique de Platon où les nombres purs, la géométrie, la théorie des proportions tiennent une place prépondérante, est d'essence pythagoricienne. Cette lettre écrite, alors que Platon avait 75 ans, donne la clef de toute sa vie, de toute son œuvre. Sa doctrine est le Pythagorisme des initiés. On peut donc le considérer comme un initié qui n'aurait pas prêté serment.

Une autre source importante d'information sur les rites et l'esprit des congrégations pythagoriciennes existant encore au 1^{er} siècle, sont les ouvrages de Plutarque. Les sympathies pythagoriciennes de cet auteur se révèlent dans son ouvrage sur Isis et Osiris et sur le « Génie de Socrate ». Les Pythagoriciens de Plutarque ne sont ni des fanatiques ni des béotiens, mais les représentants authentiques de la secte. Celle-ci s'était perpétuée en un rameau distinct : les Mathématiciens, qui se transmettaient la métaphysique des vrais initiés : ceux du 3^e degré. Un deuxième rameau était constitué par les Accousmatiques, se prétendant les vrais héritiers de la tradition : ils ne connaissaient en réalité que les formules initiatiques des novices du 1^{er} degré.

D'ailleurs, il faut bien constater et surtout après les découvertes de MM. Cumont et J. Carcopino, que la tradition pythagoricienne n'a jamais été interrompue. La dispersion qui suivit les massacres de Métaponte avait, en réalité, étendu la propagation de la doctrine dans tout le bassin méditerranéen. Elle l'avait aussi diversifiée. On signale, dans cet esprit, le gouvernement tout empreint de pythagorisme de Archytas, à Tarente, les Loges Pythagoriciennes de Regnum de Calabre et de Phlionthe, qui sont mentionnées au 4^e siècle. C'est vraisemblablement en pays Etrusque que se trouvait le foyer des Pythagoriciens. Nous avons étudié un tombeau pythagoricien dans les Aurès, en Algérie, à Lambiridi. A Rome, à la même époque, on trouve des « gens » se réclamant d'une parenté pythagoricienne. La statue de Pythagore fut élevée sur le

Forum en 298 avant J.-C. (Pline l'Ancien). Caton est, selon Cicéron, membre de la secte. Cicéron attribua à Pythagore « la sublime vérité » de l'immortalité de l'âme et fait de Platon l'héritier spirituel du Maître de Samos.

Et c'est à cette époque, au temps de Cicéron, qu'une nouvelle vague de Pythagorisme vint séduire l'élite romaine. « Dans le siècle qui encadre le début de l'ère chrétienne », écrit M. Carcopino, le Pythagorisme attire de tous « les points de l'horizon intellectuel, ceux qui, avides de « certitude, étouffaient aussi bien dans le vide des sanctuaires de l'Etat que dans les tourbillonnements des « atomes de Lucrèce. De 60 ans avant J.C. à 50 ans A.D... « tous, académiciens, stoïques, péripatéticiens, éclectiques... tous étaient plus ou moins Pythagoriciens ».

Malgré les mesures de rigueur prises contre les sociétés secrètes, la mode du Pythagorisme continua sous la Rome impériale. Nous avons vu que c'est l'époque où fut construite et... détruite la Basilique de la Porte Majcur.

La mode du Pythagorisme gagna même les souverains exotiques, comme Juba II, roi de Numidie, fils d'Antoine et de Cléopâtre.

Et c'est à ce moment-là aussi que concurremment au succès de Pierre et Paul, apôtres du Christ, paraissent dans la capitale de l'Empire, Apollonius de Tyane et Simon le Magicien, premiers grands rôles de la Gnose... qui vient de naître de la jeune Eglise dont Pierre et Paul sont les apôtres en même temps que du néo-pythagorisme Alexandrin.

Alexandrie était devenue, cent après la mort de Platon, la capitale intellectuelle et scientifique du monde. Les conceptions pythagoriciennes sur les nombres et la géométrie formaient partie du patrimoine scientifique des cénacles instruits du monde gréco-romain.

Néo-platoniciens et néo-pythagoriciens, harmonieusement unis, forment à Alexandrie un terrain qui va faire germer d'étranges fleurs métaphysiques dont certaines

constitueront des sectes religieuses. Parmi celles-ci, fondée comme le pythagorisme primitif sur la connaissance et l'Amour, la plus audacieuse fut la Gnose.

Le Pythagorisme trouva, à Alexandrie, des adeptes enthousiastes dans une collectivité brillante par l'intelligence et le savoir : l'élite de la Diaspora Juive. A dire vrai, la conquête du judaïsme par la doctrine Pythagoricienne a commencé bien avant l'époque romaine.

Hermès Trismégiste, créateur du Verbe, du Nombre et de la Musique, régnait dans la vallée du Nil... Ainsi naquirent à la fois la Kabbale et l'hermétisme, liés à la Gnose par une commune ascendance. C'étaient les trois visages, hébraïque, égyptien et hellénique, d'une même divinité.

Nous voyons enfin revivre en Egypte et en Syrie des communautés de Frères de l'Ancienne Société des Philosophes : les Thérapeutes, fêtant le 7^e et le 50^e jour ; le 7^e, nombre toujours vierge, le 50^e le plus saint et le plus naturel des nombres. Nous avons vu la signification pythagoricienne de ces données.

En Palestine, avant la prédication du Christ, existait déjà la Confraternité des Esséniens. Ils se réunissaient dans une salle dépendant du Temple de Jérusalem. « Nul cri, nul tumulte ne souille jamais cette salle commune. Chacun y reçoit la parole à son tour... Ils jurent de ne rien dévoiler aux étrangers de ce qui concerne les membres de la secte » (Josèphe, in « Guerre des Juifs »). Serment d'initiation, précepte du silence, communauté des repas et des habitations, stages successifs avant d'être admis aux grandes cérémonies : nous reconnaissons la filiation pythagoricienne. « Ceux que nous nommons « Esséniens », pratiquent un genre de vie conforme aux principes de Pythagore » (Josèphe).

Leur insigne était d'ailleurs le pentagramme de Samos et non l'hexagramme hébraïque.

Nous voyons donc réunis, au seuil de l'ère chrétienne,

dans cet enclos des métaphysiques et des religions que constitue la ville d'Alexandrie, systèmes, rites, sectes diverses, au milieu desquelles se dresse l'arbre royal de la Philosophie par excellence, celle du maître de Samos.

Qu'il me soit permis de citer, en guise de conclusion, quelques Vers Dorés de Pythagore, traduits par Fabre d'Olivet :

*Tu verras que les maux qui dévorent les hommes
Sont le fruit de leur choix; et que ces malheureux
Cherchent loin d'eux les biens dont ils portent la source.
Peu savent être heureux; jouet des passions
Tour à tour ballotés par des vagues contraires
sur une mer sans rive, ils roulent aveugles
Sans pouvoir résister ou céder à l'orage.
Dieu, vous les sauveriez en dessillant leurs yeux.
Mais non, c'est aux humains dont la race est divine
A discerner l'erreur, à voir la vérité.
La Nature les sert. Toi qui l'as pénétrée
Homme sage, homme heureux, respire dans le port
Mais observe mes lois, en t'abstenant des choses
Que ton âme doit craindre, en les distinguant bien ;
En laissant sur le corps régner l'intelligence
Afin que t'élevant dans l'éther radieux
Au sein des immortels tu sois toi-même un Dieu.*

D^r Mogès.

NOTES

(1) Le premier en date des lieux de réunions des sectes néo-pythagoriciennes qui existaient à Rome (Mathyla Ghicka leur donne le nom de Loges) fut fondé par un ami de Cicéron, le Sénateur Figulus Nigidus.

Il fut exilé par César en tant que Grand Maître d'une de ces Sociétés Secrètes, que l'Etat Romain d'abord, l'Eglise ensuite, redoutèrent toujours et frappèrent chaque fois qu'ils en eurent la possibilité. Saint Jérôme dit, dans ses Chroniques : « Nigidus Figulus, pythagoricus et magus, in exilio moritur ».

Ce que l'Etat réprimait dans ces groupements pythagoriciens n'était pas leur enseignement philosophique ou religieux, mais leur organisation à base de secret. C'est pour cette raison que César essaya de supprimer les « Collèges d'Artisans ». Il est vrai que ce même César fit brûler la célèbre Bibliothèque d'Alexandrie... qui contenait, paraît-il, 700.000 volumes... chiffre considérable à l'époque.

(2) L'antiquité avait compris une vérité capitale que les âges successifs ont souvent méconnue. La femme, pour bien remplir ses fonctions d'épouse et de mère, a besoin d'un enseignement, d'une initiation très particulière. De là, l'initiation féminine exclusivement réservée aux femmes, que Pythagore institua dans son Institut.

La chose n'était pas nouvelle. En Inde, la femme, aux temps védiques, était prêtresse à l'autel domestique. En Egypte, elle remonte aux mystères d'Isis. Elle fut organisée en Grèce par Orphée. Elle fleurit dans les temples de Junon, Diane, Minerve, Cérès. Cette initiation consistait en rites symboliques, en cérémonies diverses et surtout dans un enseignement donné par des prêtresses âgées ou par le Grand Prêtre lui-même. Cet enseignement avait trait aux choses les plus intimes de la vie conjugale. On y accordait une grande importance à l'hygiène physique et morale de la femme pendant la grossesse. En un mot, on enseignait la science de la vie conjugale et l'art de la maternité. Il ne faut pas oublier que l'enfant demeurait dans le Gynécée jusqu'à l'âge de 7 ans, sous la direction exclusive de la mère. La mère soignait et éduquait le jeune enfant. Et c'est parce qu'elle accomplissait ces fonctions qu'elle était d'ailleurs la prêtresse de la famille, la gardienne du feu. Montesquieu et Voltaire avaient remarqué la valeur et la vertu des épouses grecques et romaines.

Pythagore approfondit en quelque sorte cet enseignement. Il le rendit plus initiatique. L'homme et la femme forment à eux deux un abrégé de l'Univers. Grâce à l'enseignement du Maître, la femme grecque exerça un véritable sacerdoce au foyer. C'est elle qui créa ces héros, ces artistes, ces poètes qui ont immortalisé la Grèce. C'est elle qui les conçut, les « moula dans son sein » et les couva en quelque sorte sous ses ailes maternelles.

Quelques-unes, exceptionnelles, jouèrent un rôle considérable dans l'antiquité grecque : la Pythonisse Théocléa, formée par Pythagore, la prêtresse Corinne, rivale heureuse de Pindare, Sapho, dont nous aurons, plus loin, le loisir de nous entretenir, et enfin Théano, la jeune vierge disciple de Pythagore en son Institut et que le Maître épousa à l'âge de 60 ans...

(3) LA DOCTRINE PYTHAGORICIENNE DES NOMBRES.

Et c'est alors que tous les genres ainsi constitués, ont reçu de l'Ordonnateur leur figure par l'action des Idées et des nombres. (Platon).

Cette phrase résume les conclusions de Platon concernant l'Univers et les conclusions de son inspirateur Pythagore : la Loi du Nombre.

Le point de vue de la science mathématique et de la physique, de nos jours, s'accordent avec cette phrase de Platon. Elle semble éclairer tout le développement et l'évolution de la pensée occidentale. C'est Bertrand Russell qui signala le premier le retour aux disciplines pythagoriciennes. Il pensait aux lois de la relativité exprimées par Einstein et à la théorie des quanta et de la mécanique ondulatoire dues à Max Planck et à Louis de Broglie.

Quelle est l'Origine du nombre ?

Pour nous éclairer, nous n'avons d'autres lumières que :

d'une part, l'arithmétique primitive rencontrée chez les peuplades primitives actuelles. On peut supposer qu'elle ressemble à celle de nos ancêtres aurignaciens, magdaléens, sumériens, sémites du bassin méditerranéen. Chez les peuplades primitives dites sauvages, la notion de nombre est toujours associée à la philosophie et à la magie. Le nombre Un est l'unité de calcul, la seule, et symbole de l'Unité.

Au stade suivant on trouve le concept du nombre Deux... et tout nombre devient alors une combinaison de Un et de Deux : $1 + 2 + 2 = 5$.

D'autres, considérant seulement le nombre des doigts d'une main adoptèrent une notion quinaire.

d'autre part, si nous recherchons les premiers documents écrits, nous trouvons chez les Sumériens (environ 3500 ans avant J.-C.) l'emploi d'un système duodécimal inspiré peut-être par le cycle lunaire...

Un peu plus tard, nous nous apercevons que les Arabes, les Phéniciens, les Egyptiens préféraient un système décimal.

Les deux systèmes, finalement, se mélangèrent, se combinèrent et n'en firent qu'un.

Vers l'an 500 avant J.-C. (à peu près l'époque de Pythagore), les Mayas du Yucatan avaient établi un calendrier assez précis, basé sur les chiffres 5 et 10.

Les Grecs et les Romains utilisèrent comme chiffres, des lettres de leur alphabet, lettres qui avaient été empruntées à l'alphabet phénicien vers l'an 1000 avant J.-C. environ. Les chiffres 10, 50, 500, 1000, s'exprimaient par des lettres. Le 10 hébreu, lui, était représenté par la lettre Yod ou G aspiré. Le Dix fut, dans la Kabbale, le nombre parfait et on peut penser que c'est pour cette raison que la lettre G fut placée au centre du Pentagone étoilé, de l'Etoile flamboyante maçonnique. Nous verrons que d'autres interprétations de la lettre G sont possibles.

Comme chez les primitifs, il est logique de penser que l'on compta d'abord avec les 5, puis les dix doigts des mains. Et à l'époque de Pythagore, c'était là le seul moyen de numération que l'on connaissait. Le Maître de Samos, en alignant des petits cailloux (calculus, et, au pluriel, calculi), allait

découvrir un système, une formule générale, s'adaptant à TOUS les nombres. Il est en effet évident qu'en utilisant la méthode des doigts, fussent-ils dix, un grand Nombre ne pouvait être étudié que par tâtonnements. Plus le nombre est grand, plus grand est le nombre de manières de le réaliser.

Pythagore, au lieu de compter sur ses doigts, aligna des cailloux selon des formes géométriques faciles à se rappeler. Chaque figure géométrique se composait ainsi d'un nombre déterminé de cailloux. Prenons par exemple le triangle équilatéral : disposons un caillou au sommet des trois angles : 3 cailloux.

Sans déformer ce triangle ainsi formé on peut l'agrandir en ajoutant 3 cailloux : soit en tout 6 cailloux. Le triangle ainsi formé contient sur chacun de ses trois côtés 3 points, soit 3 unités. 3 et 6 sont des nombres triangulaires.

Avec 4 ou 5 cailloux on ne peut réaliser un triangle équilatéral, donc 4 et 5 ne sont pas des nombres triangulaires.

Continuons d'agrandir notre triangle. En ajoutant 4 unités aux six premières, on obtient un nouveau triangle équilatéral. Le nombre 10 ($6 + 4$) est un nombre triangulaire. Il en est de même pour 15 : $10 + 5 = 15$.

Si nous convenons de prendre comme premier nombre triangulaire l'unité : UN, nous constatons que le 2^e nombre triangulaire représente la somme des deux premiers nombres entiers : $1 + 2 + 3$. Les 3^e, 4^e et 5^e nombres triangulaires s'obtiennent ainsi en faisant la somme des 3 ou 4 ou 5 premiers nombres entiers :

Premier nombre triangulaire...			1
Deuxième nombre triangulaire	$1 + 2$	$=$	3
Troisième	$1 + 2 + 3$	$=$	6
Quatrième	$1 + 2 + 3 + 4$	$=$	10

D'une façon générale, le $n^{\text{ième}}$ nombre triangulaire représente la somme des N^{us} premiers nombres entiers. Le 10^e nombre triangulaire, par exemple, sera, par conséquent :

$$1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 + 8 + 9 + 10 = 55.$$

Pythagore utilisa de la même façon le carré, le pentagramme, pour former les nombres carrés, pentagonaux, etc...

Parmi les nombres triangulaires on trouve le nombre 10, comme nous l'avons vu. Pour Pythagore, il ne représentait pas autre chose qu'un nombre triangulaire formé par la somme des quatre premiers nombres entiers. Pour les non initiés, il était le seul nombre, le plus élevé qui pouvait être visualisé par les cinq doigts de chaque main. On lui attribuait, pour cette raison, une valeur magique. C'était la fameuse *Tétractys* qui avait pris, dans le rituel pythagoricien, une importance considérable. C'est sous la forme de nombre Pur et Divin en tant que *Décade*, que la *Tétractys* devint le symbole de l'Univers.

Nicomaque, de Gêrèce (colonie grecque de Palestine), qui vécut au premier siècle de notre ère, écrivit deux ouvrages qui nous sont parvenus

intégralement, sur la doctrine des nombres : « Manuel d'Harmonie » et « Introduction à l'Arithmétique ».

Il écrivait notamment : « Comme le TOUT est multitude illimitée, il faut un Ordre. C'est dans la Décade que préexiste un équilibre naturel, entre l'ensemble et ses éléments. C'est pourquoi, de par sa Raison, le Dieu ordonnateur, se servit de la Décade comme d'un canon, pour le Tout. Et c'est pourquoi les choses, du ciel à la terre, ont, pour les ensembles et les parties, leurs rapports de concordance basés sur elle et ordonnés d'après elle ». Le nombre 10, d'après la doctrine Pythagoricienne est le plus parfait des nombres possibles.

Il est important de souligner que le jour où Pythagore remplaça les tas de petits cailloux par des figures correspondantes dont chacune avait ses propriétés, il fit faire à la Science un progrès considérable. Au lieu de compter les pierres, il mesura des longueurs, des surfaces, des volumes. Ainsi naquit la géométrie scientifique qui est à l'art de l'arpenteur ce que l'arithmétique est à l'art du calcul.

Plus tard, on remplaça les cailloux par des boules coulissantes sur tiges de métal et les abaqes chinoises...

LE THÉORÈME DE PYTHAGORE. LE NOMBRE D'OR.

Il ressort des recherches de l'architecte Tchécoslovaque Jan Mannesbarth que c'est en Egypte et en Chaldée que Pythagore avait appris que le triangle dont les côtés ont respectivement 3, 4 et 5 unités de longueur est nécessairement un triangle rectangle. Les égyptiens, en effet, connaissaient parfaitement ce triangle et se servaient de lui pour tracer sur le sol même, l'angle droit nécessaire pour l'orientation des temples et pour obtenir la subdivision de leurs tracés réguliers. C'est des prêtres d'Héliopolis, rappelons-le, que Pythagore reçut son initiation mathématique... y compris certainement la connaissance du triangle auquel il donna son nom. Et les égyptiens le traçaient ainsi : une corde à nœuds de 12 unités disposée au moyen de 3 piquets, en longueurs 3, 4, 5, donnaient l'angle droit. L'ombre minimum d'un piquet donnait à midi vrai, la direction Nord-Sud. On sait maintenant que l'origine du triangle est chaldéenne, c'est-à-dire antérieure à l'initiation égyptienne de Pythagore. On sait aussi que les propriétés de ce fameux triangle furent propagées non seulement en Grèce mycénienne, mais aussi chez les populations néolithiques du III^e millénaire avant notre ère (et plus tard à la première période de l'âge de fer (Hallstadi)). Mais le fait le plus remarquable dans tous ces tracés est non seulement la transmission du triangle, passée de Chaldée en Egypte, mais aussi surtout, et toujours, l'utilisation pour le tracer, comme unité, d'une mesure correspondant exactement à la coudée royale égyptienne.

Aussi peut-on, peut-être, apercevoir un fond de vérité, dans cette tradition, que l'on présente comme fantaisiste, des ouvriers maçons et constructeurs du Moyen Âge, tailleurs de pierre, faisant remonter l'origine de leurs secrets de métier à de très lointaines pérégrinations.

Mais revenons au triangle... Pythagore voulait absolument faire rentrer ce fait d'observation courante dans le cadre d'une loi générale. Il y réussit en énonçant le fameux théorème qui porte son nom : le carré de l'hypothénuse est égal à la somme des carrés construits sur les côtés de l'angle droit.

On dit que lorsqu'il démontra son théorème, il était tellement heureux qu'il sacrifia un bœuf.

Mais une chose le troubla profondément. Continuant ses recherches sur le fameux triangle, il s'aperçut que le rapport entre la diagonale et le côté d'un carré ne pouvait être exprimé, ni par un nombre entier ni par le carré d'un nombre entier. Toujours des décimales. JAMAIS UN RESTE NUL. Il venait de faire une découverte sensationnelle : il avait découvert une autre espèce de nombres : ceux que nous appelons aujourd'hui, les nombres irrationnels. Ainsi la nature du nombre était bien plus riche, bien plus complexe qu'il n'apparaissait à première vue.

LE NOMBRE D'OR

C'est la valeur du rapport de deux segments de droite a et b qui partagent le segment $a + b$ en moyenne et extrême raison.

On le représente par la formule :

$$q = \frac{a}{b} = 1,618 \text{ (q mis pour aïe)}$$

comme racine approchée de l'équation et 0,618 comme racine négative.

Une autre racine approchée donne :

$$q^2 = q + 1 \text{ et } q = 1 + \frac{1}{q}$$

soit une progression géométrique de la série Fibonnaci. Dans cette série tout terme est égal à la somme des deux précédents : 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, 89, etc...

Ces nombres livrent, par des combinaisons simples, tous les intervalles et accords correspondants de la gamme diatonique : $\frac{4}{2}$ l'octave, $\frac{3}{2}$ la quinte, $\frac{4}{3}$ la quarte, fractions correspondant aux rapports de leurs vibrations respectives.

Ce fut là l'un des premiers secrets qu'il imposa à ses disciples. Pourquoi ce secret ? Vraisemblablement il craignait les interprétations fausses d'un fait d'apparence anormal et encore mal établi.

Il n'avait étudié jusqu'alors que les nombres simples, entiers, et le fait de ces nombres nouveaux lui paraissait extraordinaire.

Ces nombres simples que nous avons vu s'ajouter dans la Tétractys sont dominés par le nombre d'OR... qui se transmet par la « Chaîne dorée » dans tous les domaines : aussi bien dans l'art architectural, musical, plastique et même dans la philosophie et la religion. On a appelé cette notion : « la grande aventure intellectuelle de la race blanche ».

Ce nombre d'Or, également irrationnel parfois, Pythagore le découvrit dans la construction du célèbre pentagone étoilé ou pentalpha. Cette figure au sein de laquelle on peut inscrire un nouveau pentalpha, reproduction parfaite du premier et cela indéfiniment, est remarquablement harmonieuse. Mais cette harmonie est due au rapport constant entre diverses grandeurs spatiales, longueurs, volumes, etc.. Dans le pentagone, il s'agit de longueurs. Ce rapport, c'est le nombre d'Or : c'est le rapport de deux segments de droite a et b qui partagent le segment $a + b$ en moyenne et extrême raison. On le

représente par : $q = \frac{a}{b} = 1,618$ nombre irrationnel toujours constant. Ce

nombre d'Or est aussi une des racines de l'équation : $q^2 = q + 1$ et

$$q = 1 + \frac{1}{q}$$

La valeur exacte de q est donnée par l'expression qui donne au nombre d'Or son caractère irrationnel et lui fait jouer un rôle important dans le pentagone, pentalpha ou pentagramme.

Le pentagone donne ainsi un moyen pratique pour couper une droite AC en deux segments AB' et $B'C$, telles que le rapport du segment AC au plus grand $B'C$ soit identique au rapport du plus grand $B'C$ au plus petit AB' . Une fois le point B' trouvé on peut procéder à une foule de constructions très harmonieuses. Citons par exemple celle d'une voûte elliptique telle qu'on en trouve dans une cathédrale.

On comprend aisément, dans ces conditions, l'importance que les architectes, constructeurs de temples, tailleurs de pierres accordaient au nombre d'Or et au pentagramme. On comprend alors la conservation du secret de cette règle.

Les plus grands artistes utilisèrent, bien entendu ces calculs. Les temples que les architectes élevèrent selon ces principes, empruntent la grâce mystérieuse de leur harmonie à ces rapports. Selon l'expression imagée de Paul Valéry : « Ces temples chantent ».

Les colonnes des temples grecs sont modulés suivant des proportions

bien définies : $\frac{6}{1}$ pour le dorique, $\frac{8}{1}$ pour l'ordre ionique. Egalement dans le

corps humain on trouve des éléments et surfaces proportionnées : le nombre et la hauteur du corps de l'homme adulte, moyen, répondent à la proportion 1,618. On retrouve le rapport dans les grandes œuvres picturales ou sculpturales de grands artistes de la Renaissance. Il y a lieu de remarquer que les fleurs sont en majorité de structure pentagonale, les rosacées notamment.

Chez les Kabbalistes, alchimistes, magiciens hermétistes du Moyen Age et de la Renaissance, le pentagramme est aussi le symbole humain aussi bien physique qu'astral. Il est représenté bras et jambes écartées, de façon à former avec le sommet de la tête, les 5 pointes de l'Etoile flamboyante.

Dans les Sociétés Initiatiques des artisans maçons, tailleurs de pierres, constructeurs de cathédrales et d'abbayes, apparaît la rose, apparition poétique possible, de la Fraternité des Rose-Croix. Cette rose rayonne dans toutes les cathédrales dites de « Notre Dame ».

On trouve, dans certains manuscrits anciens, la représentation figurée du Pentalpha, comme moyen d'acquérir la connaissance suprême.

Et cette Etoile flamboyante porte en son centre la lettre G : première du mot Gnose.

Le pentalpha, plus ou moins déformé, se retrouve gravé dans la pierre de bien des édifices du Moyen Age. Il s'agit vraisemblablement d'un signe de reconnaissance permettant d'identifier l'architecte qui dirigea les travaux. Ce sont, en somme, des marques de fabrique...

Enfin, la théorie pythagoricienne de l'Harmonie musicale, purement mathématique, doit être attribuée à Pythagore. Elle est fondée sur la théorie des proportions : les longueurs des segments des cordes sonores sont inverse-

ment proportionnelles au nombre des vibrations. Intervalles et accords de la gamme diatonique : $\frac{4}{2}$ l'octave, $\frac{3}{2}$ la quinte, $\frac{4}{3}$ la quarte correspondent au rapport de leurs vibrations respectives.

(4) LA TRIADE : Le monde réel est triple. De même que l'homme se compose de trois éléments : corps, âme et esprit, de même l'univers est divisé en 3 sphères concentriques : le monde matériel, le monde humain et le monde divin. La Triade ou loi du Ternaire est la loi constitutive des choses et la véritable clef de la vie. C'est la pierre angulaire de la science ésotérique. Bien avant Pythagore, un oracle de Zoroastre avait proclamé : le nombre 3, partout, régna dans l'humanité et la Monade est son principe. (Edouard Schuré : Les Grands Initiés).

(5) LE PRINCIPE D'ANALOGIE, RAISONNEMENT PAR ANALOGIE.

L'analogie joue un rôle très important dans la philosophie de Pythagore. Dans ce principe réside la base de la doctrine occulte et de la philosophie. C'est par l'analogie que la pensée atteint l'inaccessible : les causes premières et les causes finales. C'est dans les Sciences qu'elle peut se trouver au point de départ de toutes les hypothèses... comme c'est dans les sciences que l'analogie se montre un moyen de raisonnement extrêmement fécond. Ce raisonnement peut se présenter de différentes façons : On raisonne par analogie, lorsqu'on juge du rapport qui doit exister entre les effets, par celui qui existe entre les causes ; également raisonner par analogie, c'est juger du rapport qui existe entre les causes, par celui qui existe entre les effets... C'est encore lorsque l'on conclut, de l'analogie des moyens à l'analogie de la fin ; et lorsqu'une ressemblance partielle fait admettre une ressemblance totale.

Pythagore considérait la loi d'analogie tellement importante dans ses explications philosophiques, qu'il en apprenait le mécanisme aux novices de son Institut.

(6) LA RÉPERCUSSION DES VIES - KARMA.

Les vies se suivent et ne se ressemblent pas. Elles s'enchaînent plutôt avec une logique impitoyable. La suite des vies est régie par une loi générale qu'Edouard Schuré appelle la « répercussion des vies ». D'après cette loi, les actions d'une vie ont leur répercussion fatale dans la vie suivante. Le genre de vie d'une existence réincarnée sera déterminée par le bon ou le mauvais emploi qu'on aura fait de la liberté dans la vie précédente. « Pas de parole, pas d'action, qui n'ait son écho dans l'éternité », dit un proverbe. Ce proverbe s'applique d'une vie à l'autre. Pour Pythagore, injustices apparentes, difformités, misères, les malheurs de toute sorte, trouvent leur explication dans le fait que chaque existence est la récompense ou le châtiment de la vie précédente. Ainsi la sanction morale s'applique ainsi avec une perfection admirable et une justice minutieuse dans la série des vies.

A mesure que l'âme monte en degrés, elle a la faculté de mieux choisir ses réincarnations. L'âme intérieure la subit, l'âme moyenne peut choisir et l'âme supérieure s'impose.

L'âme peut monter ou descendre dans la série des vies. D'existence en existence, elle peut rouler jusqu'au fond des abîmes. L'homme deviendra animal et la Monade, indestructible, devra recommencer la pénible évolution qui passera par d'innombrables existences...

Quant à l'humanité terrestre, sa marche s'opère d'après la loi d'une progression ascendante, laquelle fait partie de l'ordre divin.

« Les animaux sont parents de l'homme, comme l'homme est parent des dieux » disait Pythagore. Cet enseignement venait en droite ligne des Mystères d'Eleusis : le monde végétal va vers le monde animal et ce dernier vers le monde humain. Des races de plus en plus parfaites peuplent l'humanité. Toujours selon la loi d'Analogie, il en est de même pour les races. Certaines sont en voie de disparition... d'autres, au contraire, sont encore en pleine ascension : la race blanche par exemple. Et en continuant dans ces prévisions, il arriverait un moment où la grande masse des individus occupant la Terre, passerait sur une autre planète, pour y commencer un nouveau cycle. Un tel développement embrasse des millions d'années. Vers quel but ? Lorsque l'âme aura vaincu la matière, lorsqu'elle aura trouvé le principe et la fin de toutes choses. Elle entrera alors dans l'état divin. « L'homme, disait Pythagore, n'est plus homme : il est demi Dieu ».

(7) LE SAUT DE SAPHO : SYMBOLE DU SALUT PYTHAGORICIEN.

Pendant toute la durée de l'antiquité classique, la célébrité de l'île de Leucade lui est venue du culte qu'elle avait vouée à Apollon, le Dieu cher aux Pythagoriciens. Le rite qui était requis à Leucade, au nom d'Apollon, se perd dans la nuit des temps. Les prêtres de l'île, précipitaient dans la mer, du haut d'un rocher blanc d'une cinquantaine de mètres, une victime humaine. Etant donné la cruauté du rite dont aucun de ceux qui s'y soumettaient n'échappait à la mort, les prêtres commencèrent à espacer et à limiter les recours à ce périlleux jugement de Dieu. Au temps de Strabon, on n'accomplissait le saut qu'une fois l'an. Et on réduisait les risques au minimum... On enduisait le corps de celui qui devait effectuer le fatal plongeon de plumes et on y attachait des oiseaux dont le vol devait ralentir la chute.

Là où devait tomber le plongeur, des pêcheurs étendaient leurs filets... Et parfois les condamnés sortaient vivants de l'épreuve...

Puis, petit à petit, on trouva de moins en moins d'amateurs pour accomplir le saut. Les prêtres, alors, afin de parer à une défection de plus en plus possible, s'entraînèrent et s'exercèrent au plongeon, qu'ils effectuèrent au nom de la cité ou de l'individu qui avait quelque méfait à se reprocher. Et, bien entendu, accomplirent leur exploit moyennant une honnête rétribution... A l'époque Romaine, ce ne sont plus que les prêtres qui accomplissent la tragique Ordalie. Mais ces prêtres d'Apollon réussirent ainsi à maintenir le rayonnement de l'île et sa popularité et à conserver au rite qu'ils étaient désormais les seuls à célébrer, l'attrait et la vogue dont il était redevable à la spécialisation qu'il avait reçu de la part des fidèles.

La sainte plongée était restée la seule à guérir le mal d'amour et sa renommée s'étendait aux limites de l'Empire Romain, et « à contrario » pouvait aussi satisfaire les désirs de ceux qui désiraient être payés de retour... dans leur passion...

De cette ordalie spécialisée et inoffensive qui maintenant se célébrait à Leucade, les Pythagoriciens ne pouvaient faire moins que de proposer une interprétation qui l'élevait sur le plan supérieur, où s'ordonnaient leurs spéculations sur l'Amour.

(8) LA LOI D'ENTRAIDE liait tous les membres de la Confrérie pythagoricienne. Les Pythagoriciens attachaient une extrême importance à l'amitié qui, chez eux, prenait la forme d'un sentiment intermédiaire entre ce que nous appelons « l'Amitié et l'Amour ». C'était en somme une sorte de camaraderie

tendre où le sacrifice même de la vie pour l'ami est un incident aussi normal que le sera, au Moyen Age, le sacrifice absolu du Chevalier pour sa Dame. Les fraternités militaires existaient d'ailleurs déjà à l'époque mentionnée par Homère (VIII siècle avant J.-C.). Citons aussi l'exemple de Platon (IV-III siècles avant J.-C.) : les deux pôles de sa vie affective, écrit-il, furent la mort tragique et cruelle de Socrate, à la fin de son adolescence et le meurtre de Dion envers qui il ressentait une amitié tendre et fidèle. Il évoque ces deux événements dans une de ses lettres en termes émus et touchants.

Cette solidarité Pythagoricienne a un caractère international. Le Pythagoricien carthaginois Miltiade reconnaît, parmi des mercenaires condamnés à mort, le pythagoricien Possides et le sauve. On peut rapprocher de cet épisode, l'histoire racontée par A. Daudet, dans les Contes du Lundi, je crois, dans laquelle un franc-tireur français prêt à être fusillé par les Allemands, en 1870, fait le signe de détresse de la Franc-Maçonnerie et est sauvé par l'officier Allemand qui commandait le peloton d'exécution, également franc-maçon...

Jamblique raconte l'anecdote suivante : après une longue maladie contractée au cours d'un voyage, un pythagoricien meurt chez un aubergiste. Ce dernier, du fait de cette maladie, a eu beaucoup de tracas et de frais. Avant de mourir, le pythagoricien inscrit sur une tablette un certain signe et recommande à l'aubergiste de le suspendre devant sa porte. Le vœu du Pythagoricien fut respecté après sa mort. Longtemps après, un pythagoricien passant par là, reconnaît le signe, entre et demande des explications à l'aubergiste. Ce dernier les lui donne et se voit aussitôt remboursé largement de tous ses frais.

Le signe en question était le Pentagramme (d'après M. Perdrizet). Il était analogue à celui ou à ceux de la Franc-Maçonnerie (M. Beautis).

LA LOI DU SECRET est mentionnée dans toutes les sources. Elle défendait, sous peine d'excommunication, la divulgation, tant de la doctrine philosophique et des rites secrets, que de l'enseignement des mathématiques. Cet enseignement faisait partie, comme on l'a vu, du noyau métaphysique, contre de la doctrine. Cette excommunication était identifiée à une mort spirituelle.

Le secret s'étendait aux signes de reconnaissance. C'était, comme on l'a vu, le pentagramme étoilé qui réalisait le grand signe de ralliement géométrique : pentagramme étoilé, Etoile flamboyante portant en son centre la lettre G, symbole de la Connaissance totale, première lettre de Gnose, symbole kabbalique de la Décade pythagoricienne.

Dans le rituel du secret et du silence se trouve englobé le respect qui empêchait de prononcer le nom du Maître. On disait, parlant de lui : « *Celui-là; l'immortel génie; le divin* ». Et plus tard, Hérodote, l'historien et voyageur célèbre, réputé bavard impénitent, disait en murmurant doucement : « Celui que je ne nommerai pas ».

Le pacte du secret était scellé par un serment. C'était coutumier, non seulement dans les sectes d'initiés et d'affiliés aux Sociétés à Mystères, mais aussi dans les Confréries corporatives ou professionnelles (« *liberi muratores* » romains, Maîtres tailleurs de pierre, anciens Alchimistes, Kabbalistes et Rose-Croix).

Les médecins étaient liés par le fameux serment d'Hippocrate.

D^r MOGÈS.